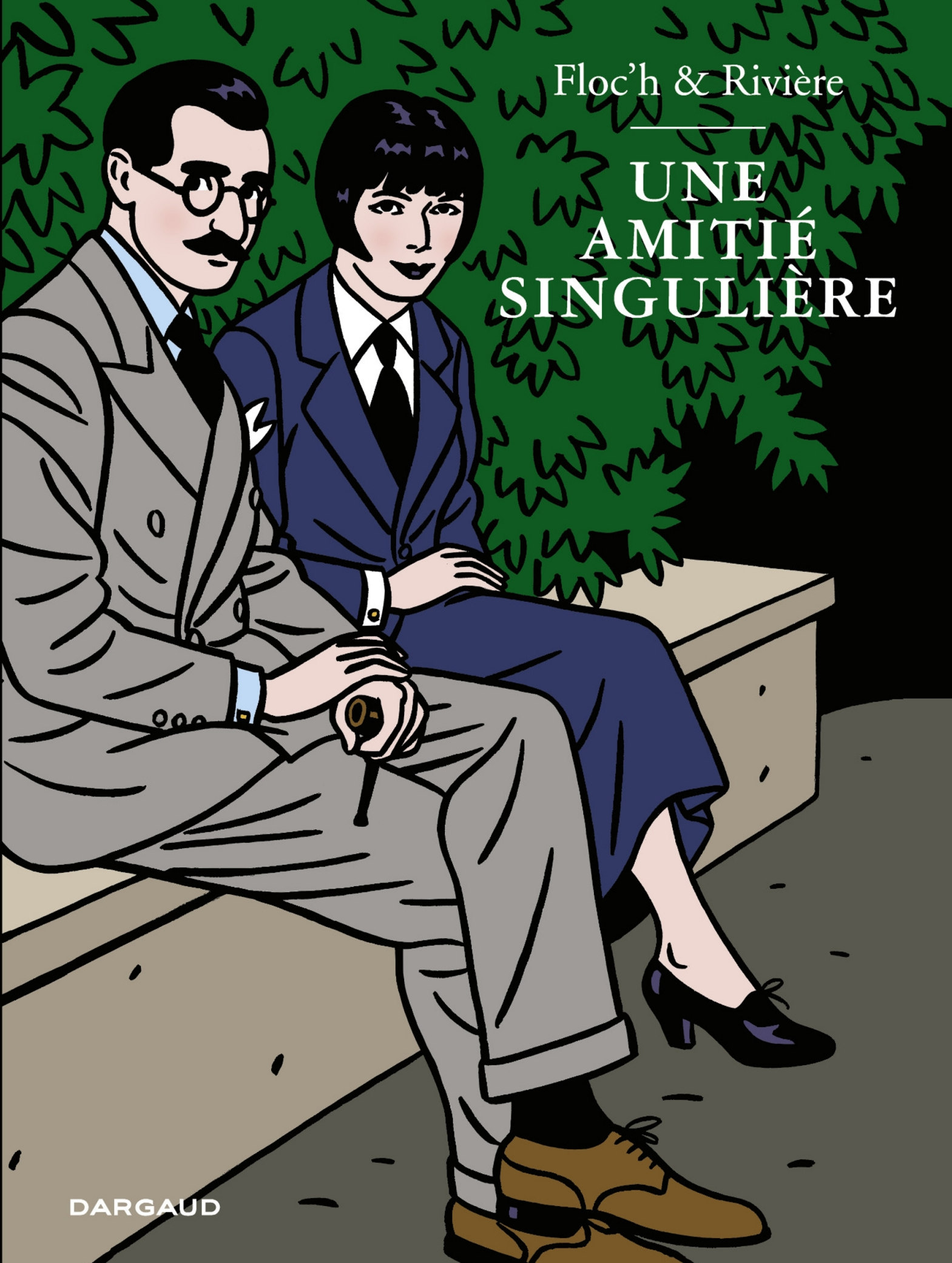

Floc'h & Rivière
UNE AMITIÉ SINGULIÈRE
DARGAUD

Floc'h & Rivière

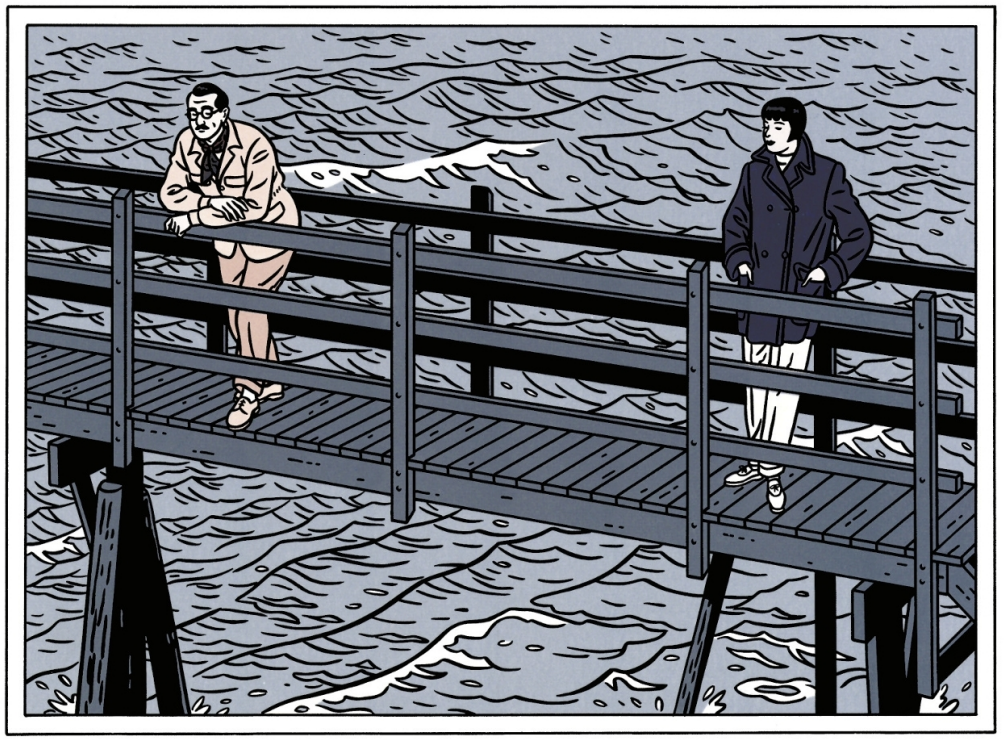
UNE AMITIÉ SINGULIÈRE

Floc'h & Rivière

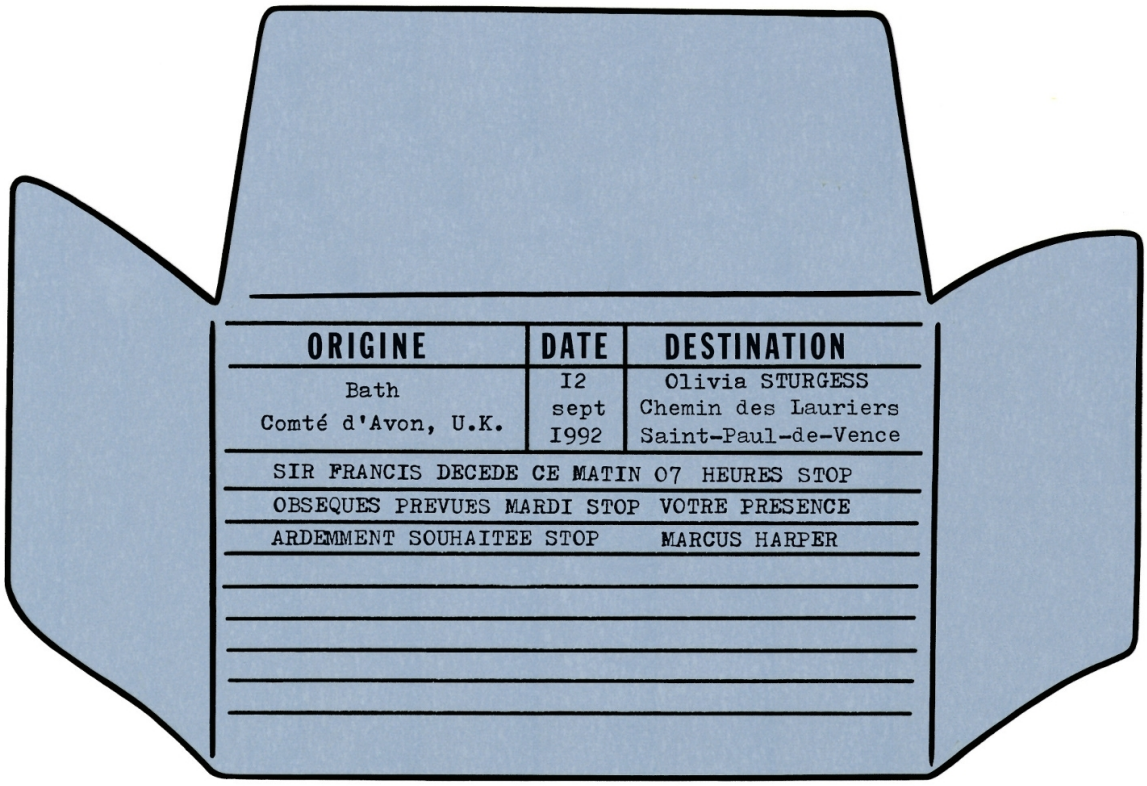
UNE AMITIÉ SINGULIÈRE

DARGAUD

PARIS BARCELONE BRUXELLES HONG KONG LAUSANNE LONDRES MONTREAL NEW YORK SHANGHAI



À PROPOS DE FRANCIS
PAR
OLIVIA STURGESS



Cher Francis,

Votre mort me surprend et m'attriste profondément, mais elle ne m'étonne pas. Vous êtes parti à l'heure du laitier, vous qui ne fûtes jamais matinal et demandiez toujours à votre butler de vous apporter le *Times* « au premier temps mort de la journée », vers dix heures et demie… Francis, mon vieil ami, vous allez me manquer pour les années qui me restent, elles-mêmes sûrement comptées…

Vous aviez choisi de finir votre vie à Bath, cette ville admirable où le roi George aimait venir prendre les eaux et que votre chère Jane Austen, la romancière du non-dit et de la retenue, avait choisie pour cadre de ses plus belles fictions. À Bath, où vous flâniez encore il y a quelques heures, devant les façades aux colonnes sévères et élégantes, avant d'aller prendre le thé dans la Pump Room de l'établissement thermal, bercé par la musique de Bach ou de Purcell, plongé dans la lecture d'Henry James ou de George Meredith, ou bien griffonnant l'une de vos dernières critiques pour le *Daily Wire*. Demain, un jeune auteur aura peut-être la joie de découvrir votre admiration pour son premier roman, alors que vous aurez tiré votre révérence !

Vous, l'homme le plus discret, le plus timide que j'aie connu, avez été l'être le plus fervent, le plus assidu aux tâches que vous assignaient vos rêves. Il m'a toujours semblé qu'une certaine ingra-titude de nos semblables vous avait contraint à rester à l'écart de toute célébrité. Nous en avons parlé un jour et vous avez paru surpris de me voir exprimer un tel regret. « L'envie de célébrité ne m'a jamais effleuré, ma chère », avez-vous dit d'un air bougon en rajustant vos lunettes. Et je me suis mordu les lèvres, car j'aurais dû savoir. Mais vous étiez si déroutant, parfois, Francis, au fond tellement secret… Je n'ai aucun effort à faire pour me remémorer l'époque et le lieu de notre première rencontre.

C'était à New York, et non sur le Titanic, comme vous avez malicieusement tenté de le faire croire aux lecteurs de nos « aventures » ! Et c'était par un jour lumineux, à Manhattan, dans les bureaux de la maison d'édition Scribner qui venait de publier mon premier roman policier en Amérique. La consécration pour la jeune Anglaise inexpérimentée que j'étais ! Un rêve était en train de s'accomplir et, soudain, vous êtes entré dans ce bureau qui était celui de l'éditeur et du meilleur ami de votre mère, la poétesse Leonor Van Drutten… C'est sous ce nom que je la connaissais, car j'avais été une lectrice attentive de ses œuvres qui en faisaient une pionnière du féminisme. Ce jour-là, vous m'avez à peine regardée. Vous fulminiez de manière pédante, du haut de vos vingt-six ans, contre l'auteur d'un *detective novel* qui était, disiez-vous, un plagiat éhonté de Conan Doyle…

Sir Malcolm Albany
1851-1912



Lady Leonor Albany
1865-1941





New York, printemps 1912.

À ces mots, je me rappelle avoir tremblé, n'osant imaginer quel serait votre verdict à la lecture de mon propre roman. Après votre départ, j'ai questionné Scribner à votre sujet. Ma curiosité était si grande et cet homme si charmant qu'il m'a invitée à dîner pour la semaine suivante, m'assurant que vous seriez présent. Et c'est ainsi que nous avons été officiellement présentés l'un à l'autre, dans un luxueux appartement dominant Central Park, à la fin du mois de novembre 1938. Vous étiez occupé à faire votre cour à l'une de mes plus illustres consœurs américaines, Mary Roberts Rinehart, dont la présence, à dire vrai, m'impressionnait beaucoup. Et puis Scribner a prononcé mon nom et j'ai vu votre nez frémir – le fameux nez Albany que vous auriez tant voulu échanger contre « une arête plus hellène » !

– Olivia Sturgess ? avez-vous dit, la Miss Sturgess de *Smile and Murder* ? Et, plantant là Mrs. Rinehart, vous êtes venu me serrer chaleureusement la main, me félicitant pour ce roman que vous aviez lu dès sa sortie à Londres, l'année précédente. De cette minute date notre grande amitié. J'avais besoin d'être reconnue et vous aviez, Francis, besoin de vous retrouver en terrain connu. Votre fol amour des romans et du mystère jetait un pont entre nous, sur lequel s'élancèrent aussitôt votre humour sarcastique et mon envie désespérée de lier connaissance avec un jeune prodige du monde littéraire new-yorkais. J'eus bientôt la surprise de découvrir que le jeune Francis Albany était le fils unique de Leonor Van Drutten, auprès de laquelle vous m'avez ensuite introduite. La provinciale anglaise découvrait un monde peuplé de grands esprits… Comme je vous enviais d'avoir toujours baigné dans ces eaux !

À 12 ans, sur une plage de Long Island.





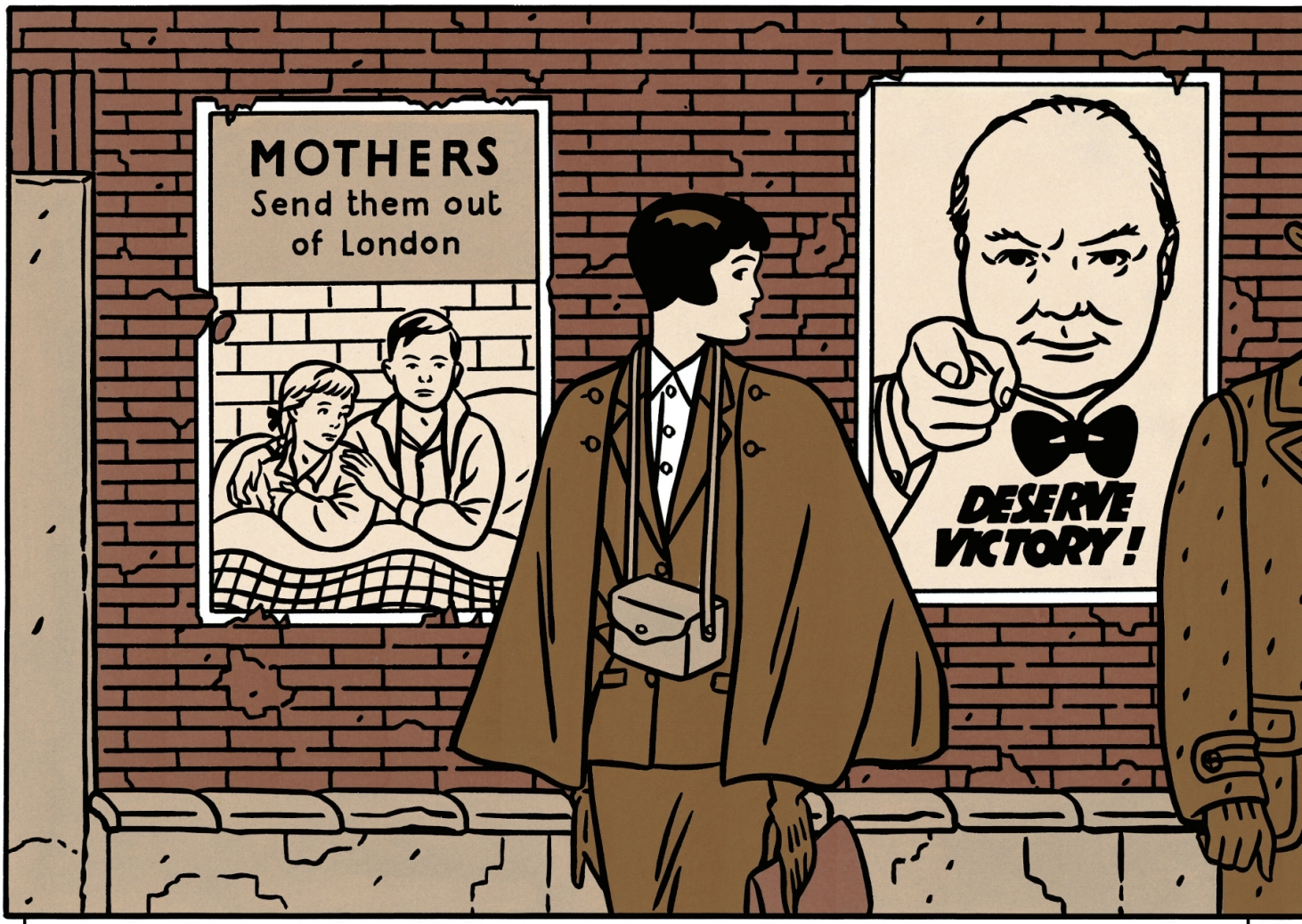
Étudiant à la Brown University de Providence (Rhode Island)

Et puis, vous avez décidé de suivre l'exemple de votre vénéré maître Henry James, et de quitter cette Amérique puritaine pour effectuer le pèlerinage aux sources de la culture anglo-saxonne. Un jour de mars 39, ignorants l'un et l'autre des sombres événements qui se tramaient au-dessus de l'Europe, nous prîmes le chemin de l'Angleterre à bord du Normandie. L'un des passagers n'était autre que le célèbre Noel Coward, dont vous connaissiez par cœur les comédies légères. Nous devînmes le trio le plus soudé du bord, le plus joyeux aussi et Noel nous invita à venir lui rendre visite dans sa ferme de Goldenhurst. Le couple singulier que nous formions, vous et moi, ne lui déplaisait pas du tout, je crois…

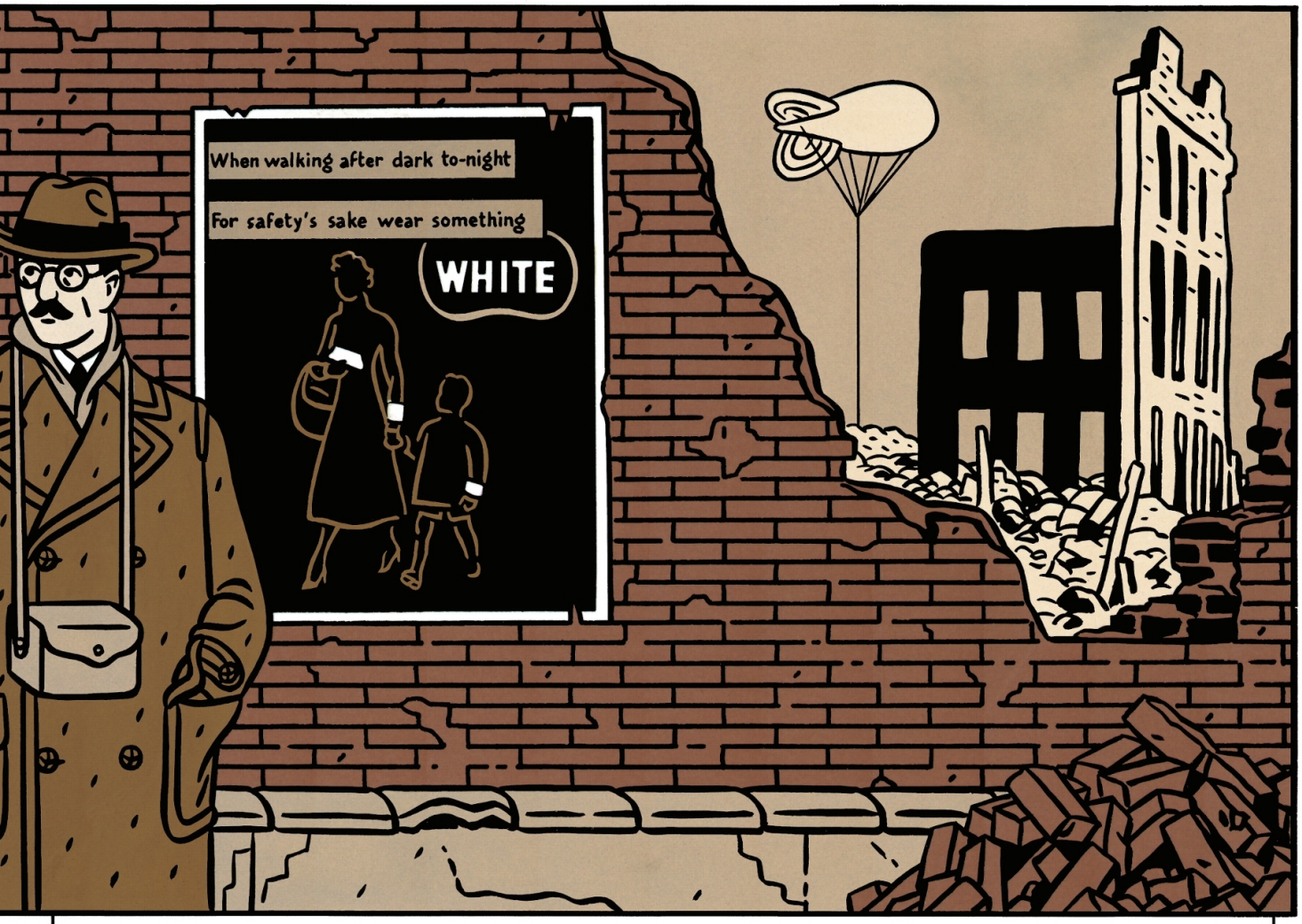
Je savais à présent que votre père, le diplomate Sir Malcolm Albany – mort héroïquement sur le Titanic –, et votre mère s'étaient connus à Londres. Sir Malcolm, dont l'ombre géante, difficile à supporter, a plané sur toute votre existence, était né à Torquay et vous vous êtes souvent complu à le comparer à l'un de vos héros, le victorien Sir Richard Burton, le découvreur des sources du Nil et le traducteur des *Mille et Une Nuits*. Comme Burton, votre père ne s'était jamais fait à la vie de couple et c'est peut-être pour cette raison que vous vous êtes vous-même réfugié dans une solitude que vos amis et moi ne comprenions pas toujours.

… et dans l'appartement de Lexington Avenue.





Il me semble, mon cher, que nous étions bien insouciants en ces années de guerre… À la déclaration, votre mère vous pressa de rentrer à New York mais, bravement, vous décidâtes de lui désobéir – et vous avez tenu bon ! Je crois que cette période dangereuse fut pour vous l'occasion d'une sorte de libération psychologique à laquelle je ne pouvais qu'applaudir. Pendant le Blitz, nous avons fait partie d'une joyeuse bande dont vous n'étiez certes pas le membre le plus excentrique. Vous fîtes la conquête de Cecil Beaton le jour où je posai pour lui à Wilsford, la propriété des Tennant située près de Salisbury. Stephen Tennant, « maître des élégances », adorait se travestir et faire mille folies. Au plus fort de la guerre, il s'envola pour l'Égypte et nous avons beaucoup craint pour sa vie. Nous avons vécu à Wilsford des heures incomparables en compagnie de Beaton, de Stephen Spender et de Christopher Isherwood, de retour de Berlin. Il nous arrivait de rester éveillés des nuits entières et de jouer Shakespeare et Volpone jusqu'à l'épuisement…

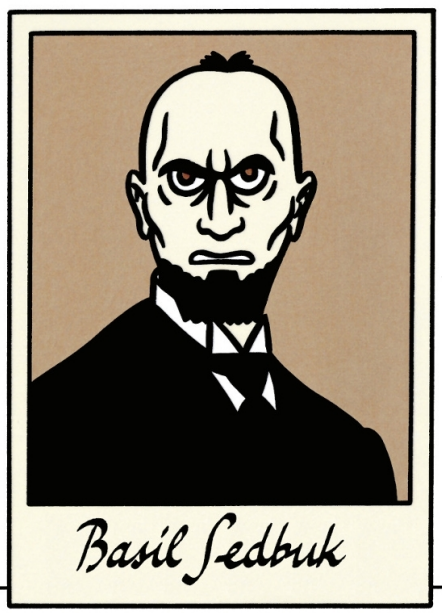


En 41, vous avez tout de même consenti à vous rendre à New York pour y retrouver Lady Leonor, alors très malade. Peu avant votre arrivée, elle s'était installée dans une villa du New Jersey, toujours veillée par la fidèle Mathilde, et elle s'éteignit dans vos bras, le 9 juillet. Très déprimé, vous êtes resté quelques semaines à New York, renouant avec le milieu de l'édition et du théâtre, et vous avez fait la connaissance d'un romancier français dont vous aviez pu, depuis longtemps déjà, apprécier l'anglophilie : André Maurois. Celui-ci revenait d'une tournée de conférences à travers les États-Unis et commençait la rédaction de ses Mémoires tout en s'occupant aussi de la « propagande antinazie » à l'ambassade de France. Grâce à vous, il put s'installer dans l'appartement laissé vide par la mort de votre mère. Maurois était un ami de Coward et vous aviez un grand nombre d'admirations communes. Ce fut le début d'une amitié durable et, plus tard, de votre découverte plus approfondie de la France…

Noel venait de terminer sa comédie *Blythe Spirit* et je fis avec lui la traversée de l'Atlantique pour venir vous rejoindre. Nous nous retrouvâmes tous trois dans son appartement de la 52e rue et cet infatigable boute-en-train vous remonta le moral, que vous aviez très bas (Maurois et sa femme n'étaient pas à proprement parler des gens très amusants !) Nous vîmes des films au Radio City Music Hall et allâmes nous baigner à Jones Beach. Puis, nous rentrâmes ensemble en Angleterre.Vers la fin de l'année 41, nous rencontrâmes tous deux ma consœur Agatha Christie, restée stoïquement à Londres sous les bombardements. Elle écrivait roman sur roman dans son petit appartement d'Hampstead. J'habitais alors moi-même au cœur du West End, à Knollys House qui fut aussi votre « pied-à-terre » londonien à cette époque. Nous retrouvions Agatha, avec la plupart de nos amis, au bar du Russel Hotel tout proche.

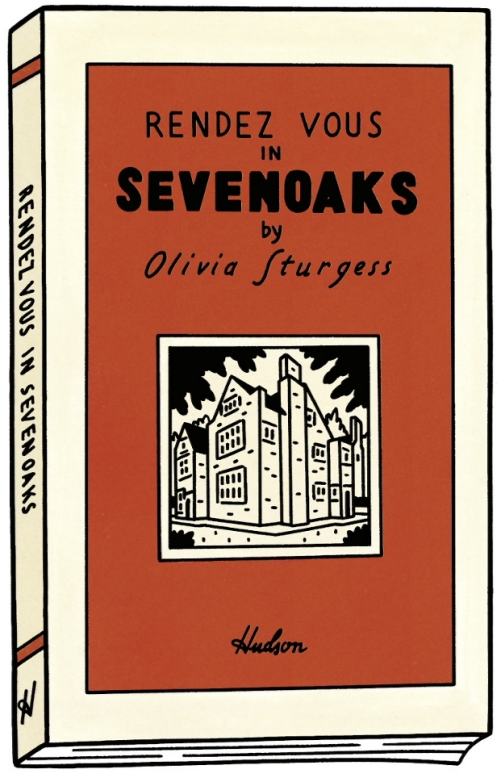
La fin de cette horrible guerre nous laissa épuisés. La trop forte tension nerveuse, la disparition de votre mère bien-aimée vous plongèrent dans une apathie que vous n'osiez pas appeler « dépression »et Maurois eut alors la bonne idée de vous inviter à Paris. Vous avez, ai-je cru comprendre, connu là-bas des moments exaltants. Il vous emmena visiter des cathédrales et les châteaux de la Loire et c'est dans la propriété de sa femme, en Dordogne, que vous avez rédigé votre premier livre, un essai sur les édouardiens célèbres (Eminent Edwardians).


Vita Sackville West


Basil Sedbuk

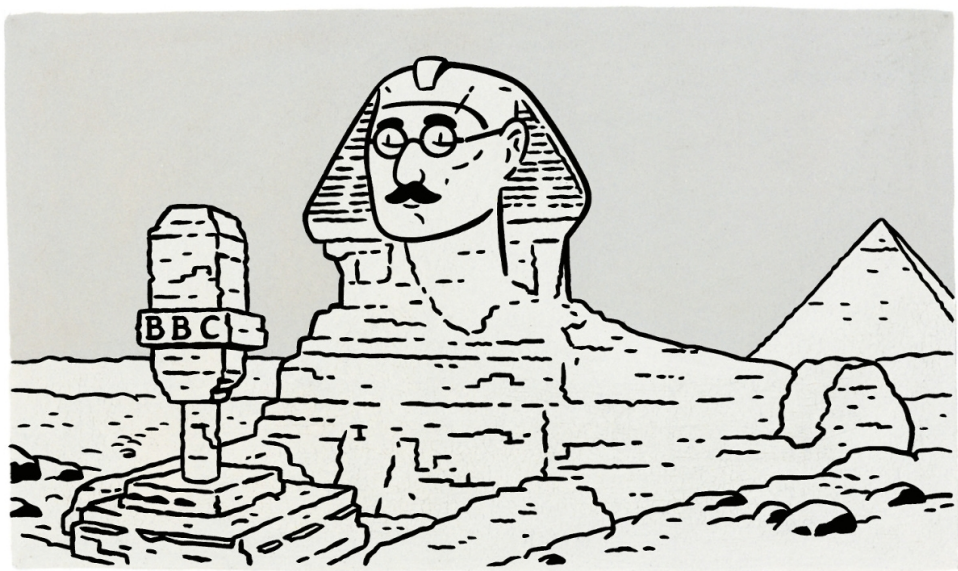

Myriam de Karla

Vous avez poursuivi votre route vers le sud de la France, chez le romancier Somerset Maugham qui vous avait appelé auprès de lui à la Villa Mauresque, somptueuse propriété du cap Ferrat… En 39, vous aviez rendu compte avec flamme de son livre de souvenirs littéraires, *The Summing Up*, et Willie – comme il vous autorisa dès lors à l'appeler – voulut absolument vous connaître. Ce fut, je pense, l'une des plus grandes joies de votre vie. Vous n'avez par la suite jamais voulu me dévoiler les aventures que vous avez vécues là-bas – je devrais dire : ici ! Willie Maugham, je le sais, fut pour vous un mentor et un « protecteur » littéraire. La réussite exceptionnelle de ce petit homme plutôt laid, bègue et timide vous libéra par la même occasion de quelques complexes…



Un rarissime exemplaire du premier roman d'Olivia, paru l'année de ses dix-huit ans (1935) chez un obscur éditeur et disparu de sa bibliographie.

Vers 1926, mes parents étaient souvent reçus au château de Knole, la propriété des Sackville-West. Je les accompagnais parfois, très intimidée par l'apparat qui entourait la vie des membres de la gentry dont ma famille ne représentait qu'une pâle copie. J'étais troublée, aussi, par la physionomie androgyne de Vita, que j'apercevais souvent, fonçant à cheval à travers les prés. Un jour à Knole, je me trouvais seule dans l'immense bibliothèque dont les rayonnages me faisaient rêver, tandis que mes parents discutaient avec la maîtresse de maison, lorsqu'une ombre se profila sur un des murs de livres. Un vieux monsieur apparut, voûté, barbu, le visage grimaçant comme celui d'un sorcier de légende. Il m'apostropha, l'air soudain joyeux, et me dit qu'il se nommait Basil Sedbuk. J'avais onze ans et j'ignorais, bien sûr, que Sedbuk était un dramaturge connu, le grand prêtre d'un genre alors très à la mode : le « théâtre d'épouvante ». Son égérie, l'actrice Myriam de Karla, parut à son tour, tout aussi affreuse à mes yeux d'enfant trop sensible, et elle m'entoura de ses bras pour poser sur mes joues un baiser humide qui me glaça d'effroi. Sedbuk me dit alors : « Belle enfant, je vois ton destin ! Il est pareil au nôtre…



A SPHINX SPEAKS

caricature parue dans The Punch, *fin 1953.*

Un jour, tu seras l'une de ces déesses du mystère qui fascinent et envoûtent… Le nom de Mrs. Belloc Lowndes pâlira auprès du tien et tu seras très, très connue ! » (Il faisait allusion à une romancière de mystère naguère très en vogue, et tombée depuis dans l'oubli le plus total.) Je fus prise de frissons et m'échappai de la pièce sans demander mon reste, certaine d'avoir été la cible d'une sinistre plaisanterie. La prophétie du dramaturge est revenue me hanter avec une lancinante régularité tout au long de mon adolescence. Au point que ce singulier personnage devint le héros de mon premier livre, *Rendez-vous in Sevenoaks*. Ce roman étrange, devenu introuvable depuis longtemps, mêlait le fantastique au genre policier qui m'absorba bientôt totalement

C'est au début des années cinquante que vous vint l'idée de vous essayer à la radio. Vous aviez rencontré chez moi – je venais d'émigrer à Chelsea – l'un des directeurs de la BBC. Les plus grands écrivains faisaient alors au micro de longues et parfois très ennuyeuses causeries et vous avez songé qu'il serait intéressant de leur substituer une formule moderne, plus proche du talk show américain.

Vous avez donc imaginé une émission intitulée « Quatuor », rassemblant autour de vous, chaque semaine, quatre invités, dont le premier programme fut annoncé dans le numéro du Radio Times du 16 janvier 1953. Vos hôtes en étaient Elizabeth Bowen, Graham Greene, Agatha Christie – elle se décommanda à la dernière minute, prétextant que son chien était malade et laissa la place à Dorothy Sayers ! – et votre ami André Maurois qui aurait traversé le Channel à la nage pour ne pas vous faire faux bond. Le succès fut immédiat et « Quatuor » devint le rendez-vous très attendu des amateurs de littérature ! J'y fus invitée moi-même en 54, à la parution de *Meurtre en miniature*. J'étais morte de trac.

L'expression radiophonique était faite pour vous. Votre voix chaude, confidentielle, convenait à merveille à ces entretiens avec les êtres souvent inhibés que sont les écrivains. Votre timidité elle-même s'estompait dès que vous preniez place derrière le microphone et vous vous êtes souvent laissé aller à des audaces que vous n'auriez pas eues dans la vie courante…

Marcheur infatigable, Francis se rend à pied chaque semaine jusqu'aux studios de la BBC.



UNE ÉMISSION
À LA

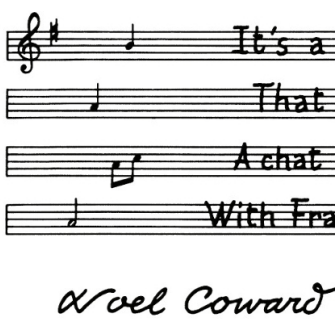


Devant l'immeuble de la BBC à Portland Place.

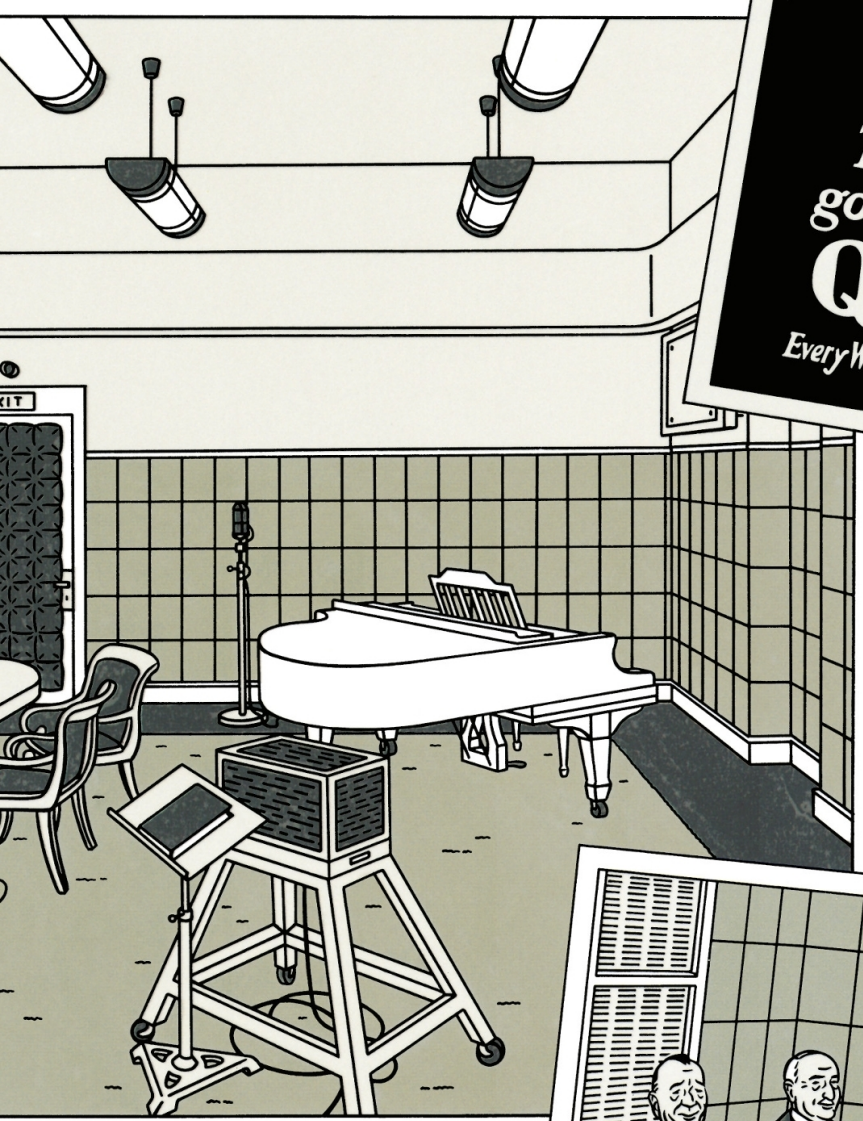


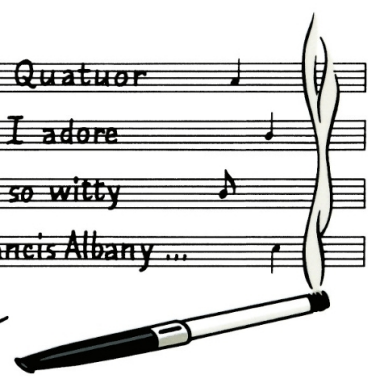
Noel Coward enregistre la chanson-générique de l'émission.

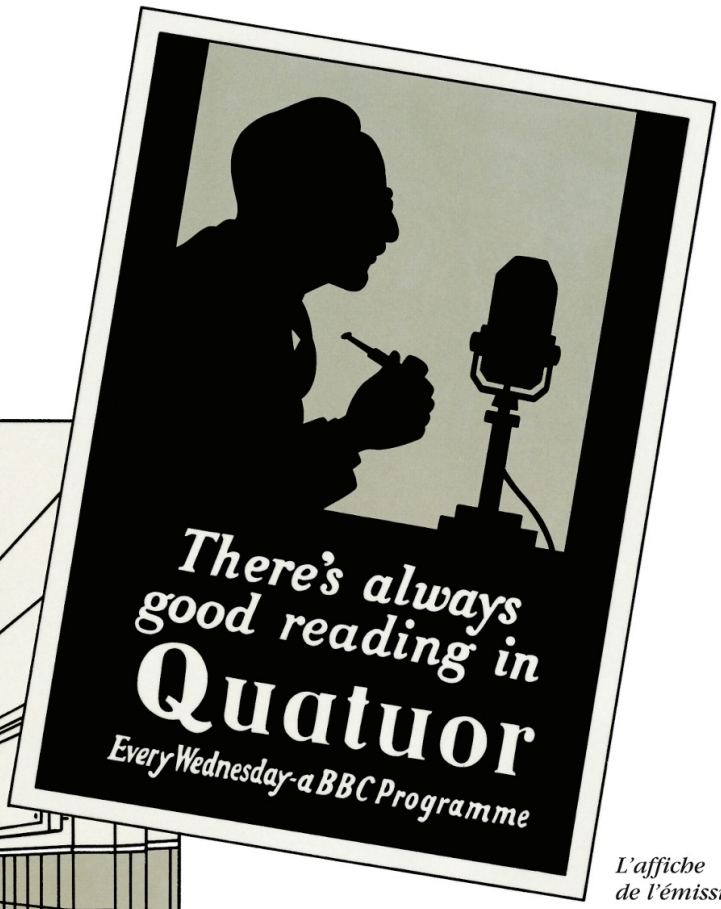




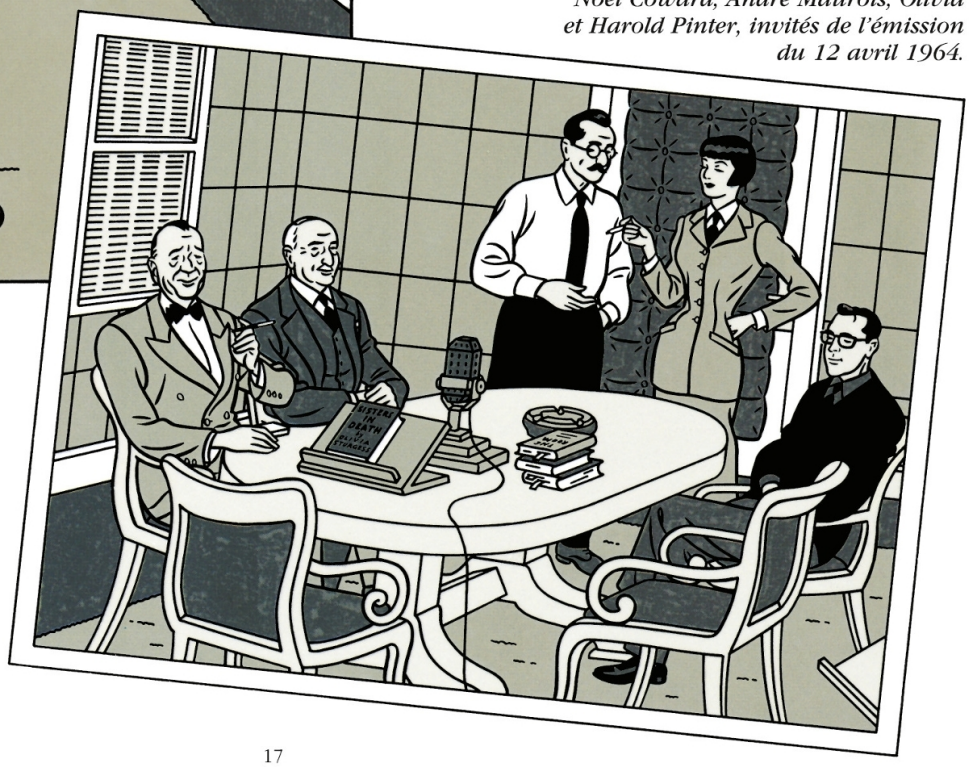
N LITTÉRAIRE
BBC







L'affiche de l'émission.



Noel Coward, André Maurois, Olivia et Harold Pinter, invités de l'émission du 12 avril 1964.

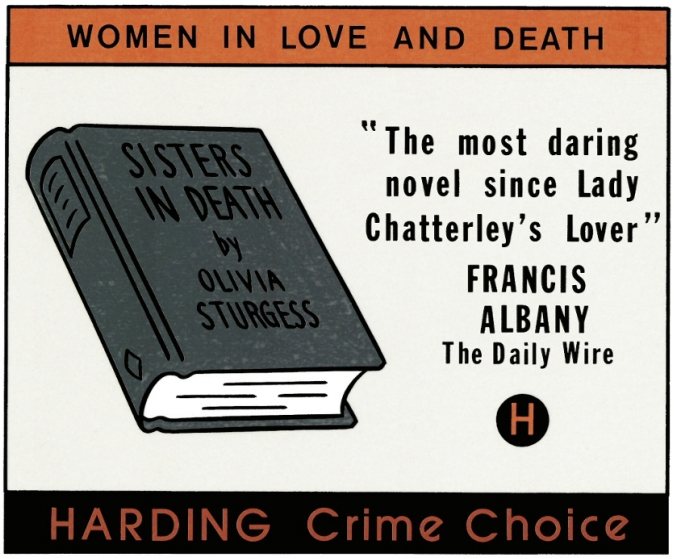
Noel Coward fut l'un des invités les plus appréciés de votre émission et c'est lui qui parvint à traîner jusqu'aux studios de Portland Place le très farouche Ian Fleming à la parution de son premier roman d'espionnage, Casino Royale. (Quelque peu fâchée avec les dates, Olivia Sturgess a sans doute voulu parler du roman intitulé *Docteur No*, paru en 1958 et pour lequel Mr. Fleming fut, en effet, invité à l'émission de Francis Albany du 23 avril de cette même année – N.D.L.E.) La personnalité de Fleming vous envoûta aussitôt. Son passé dans les services de renseignements, son cosmopolitisme et son dandysme le couvraient à vos yeux d'un prestige infini.



Vera Lindsay en 1929.

Bientôt, nous retrouvâmes Noel et son ami Graham Payn – qui arrivaient de Broadway – chez les Fleming, à la Jamaïque. C'est à *Goldeneye* que notre ami avait composé la plupart des romans mettant en scène l'agent 007, ce James Bond que, pour ma part, j'ai toujours trouvé trop machiste… Cela vous faisait rire, Noel et vous, lorsque je tentais sans succès de développer des thèses féministes devant Ian. C'était un garçon très bien élevé, mais plutôt borné en matière d'évolution des mœurs ! L'attaque cardiaque qui eut raison de lui, en 1964, nous surprit tous et nous laissa profondément attristés.

C'est en 1964 que parut mon livre *Sisters in Death*. Vous avez été le premier lecteur de ce roman qui n'en était pas tout à fait un. Et, en m'invitant au micro de « Quatuor », vous m'avez aidée à forcer mes dernières réticences. Ce jour-là, devant vos autres invités, j'ai révélé que Vera Lindsay et moi étions les héroïnes de cette histoire qui avait commencé comme un conte de fées et s'était terminée en cauchemar. Vera ! Lorsque j'avais douze ans, à Sevenoaks, je vivais entre des parents austères et désunis. Mon père, le Major Sturgess, était un monstre de rigueur. Quant à Edwina, ma mère, c'était une femme neurasthénique et sans volonté. Refusant de m'envoyer à l'école, ils engagèrent une répétitrice.



Malgré le scandale, l'éditeur Harding poursuit la campagne publicitaire de Sœurs de sang.

Ce fut Vera, qui avait dix-neuf ans et arrivait de Londres. Une grande complicité nous lia aussitôt, nourrie de sentiments très purs qui contrastaient avec ce puritanisme malsain dont je me sentais entourée de toutes parts. Ce bonheur nouveau pour moi ne dura malheureusement pas longtemps. Un jour, Vera dut repousser les avances du palefrenier de mon père. Le jeune rustre se vengea aussitôt en accusant Vera de m'avoir dépravée. Vera fut chassée et nous ne nous revîmes plus… Jusqu'à ce jour de l'été 42, à Londres, où un caprice du destin nous remit face à face.

C'est elle qui me reconnut. J'étais devenue célèbre et elle avait sombré peu à peu dans la déchéance la plus totale. Héroïnomane, elle paraissait sans âge. Ensemble, nous passâmes un long après-midi dans un salon de Dorchester, puis nous nous séparâmes sur la promesse de nous revoir. Mais je faillis à ma parole et, lorsque j'entendis à nouveau parler de Vera Lindsay, ce fut par les journaux. Vera avait commis un crime et venait d'être condamnée à la peine capitale par un jury sans pitié. En mars 43, elle fut l'une des dernières femmes anglaises à être pendue jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Vingt ans plus tard, en écrivant Sisters in Death, j'ai voulu magnifier nos deux histoires par la fiction. Vera n'avait-elle pas choisi une mort en accord avec mon propre parcours littéraire ? L'histoire que je composai rétablissait un équilibre entre nos deux vies. Ma confession au micro de « Quatuor » ne fut pas perçue comme elle aurait dû l'être. Un certain nombre de puritains aux intentions louches s'en prirent à ce livre et à moi. Barbara Cartland qui, quatre ans plus tôt, avait brûlé en public un exemplaire de L'Amant de Lady Chatterley, demanda la saisie de Sisters. Je fus victime d'une campagne diffamatoire de la part des journaux à sensation qui ne reculèrent devant aucune ignominie. Heureusement, vous étiez là, Francis, car sans vous et quelques amis chers, j'aurais sûrement sombré. Le spectacle de l'intolérance n'est-il pas le plus atroce ? Il saccage et souille ce qu'il y a parfois de plus pur en nous.

Francis au Brickney Hills Golf Club.



À Invernay, chez le duc d'Argyll.





Brighton, été 52.

Nous avions commencé à voyager ensemble vers le milieu des années cinquante. Le duo que nous formions en déconcerta plus d'un car nous nous laissions aller à des fantaisies qui faisaient de ces périples autant d'escapades hors de nos territoires communs, parfois étouffants pour cause d'intellectualisme – tout ce que vous et moi avons toujours détesté !
Mais j'allais oublier notre séjour à Istanbul, survenu un peu plus tôt, en 1948, en compagnie d'Agatha et de son mari l'archéologue Max Mallowan. Nous avions séjourné ensemble à l'hôtel Pera Palas et je m'étais montrée assez jalouse de votre empressement auprès de ma consœur, alors en panne dans la composition d'une de ses intrigues, celle de la Maison biscornue, je crois. Je retrouve, pêle-mêle, des images de ces voyages : les Indes, où vous avez tenu à faire le pèlerinage aux sources de votre grande admiration pour Kipling. Ah ! Francis, ce que vous avez pu me faire rire le jour où vous avez bousculé une vache sacrée alors que vous me lisiez, tout en marchant, des passages de Kim !



Istanbul, printemps 1948.



Polonnaruwa, Ce

Sils Maria, hiver 1951.



EN VO



ylan, hiver 1962.



Venise, printemps 1957.

Pyramides de Gizeh, automne 1955.



OYAGE

En Égypte, à l'automne 1955, vous vous êtes mis à incarner une autre de vos idoles, le ténébreux Lawrence, allant jusqu'à vous déguiser – ce qui amusait beaucoup nos jeunes guides. Nous étions accompagnés du jeune réalisateur David Lean, dont nous adorions *Brève rencontre* et l'excellente adaptation qu'il avait tournée de *Blythe Spririt*, la comédie de Noel. Peu de gens savent que c'est de vos conversations acharnées sur les bords du Nil que naquit, plus tard, le chef-d'œuvre de David, *Lawrence d'Arabie*.

Les années passant, et malgré le peu de désir que vous eûtes toujours d'occuper le devant de la scène, votre nom devint celui d'une sorte d'arbitre des élégances littéraires et artistiques du monde anglo-saxon. Je parle ici des effets de votre audace critique, de votre goût un peu pervers pour les œuvres marginales ou jugées telles par la critique traditionnelle. Je me rappelle avoir été très étonnée en vous entendant vanter les mérites du pop art, vous le passionné de primitifs flamands et l'ardent défenseur du symbolisme. En juin 1967, vous êtes rentré d'un court séjour à New York en ne tarissant pas d'éloges pour un jeune graphiste publicitaire qui tenait salon dans un atelier de la 47e rue et vous avait fait admirer ses premières œuvres – « dont certaines sont vivantes », avez-vous ajouté avec un clin d'œil. Et j'avoue n'avoir compris que plus tard ce que vous vouliez dire, lorsque cet Andy Warhol est devenu célèbre et que je me suis rendue avec vous à la Factory…

Octobre 1967. À Paris, aux Deux Magots, le jour de l'enterrement d'André Maurois.



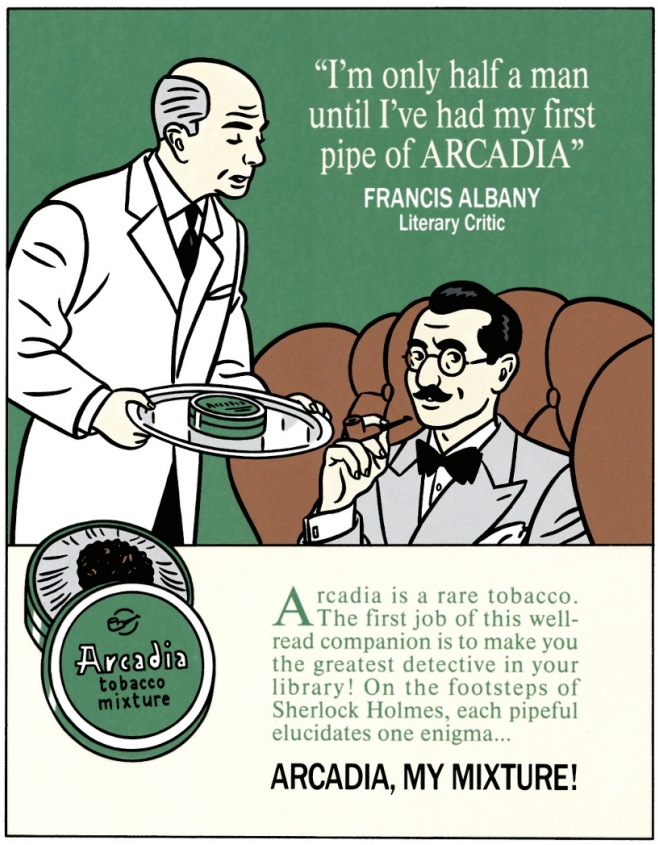


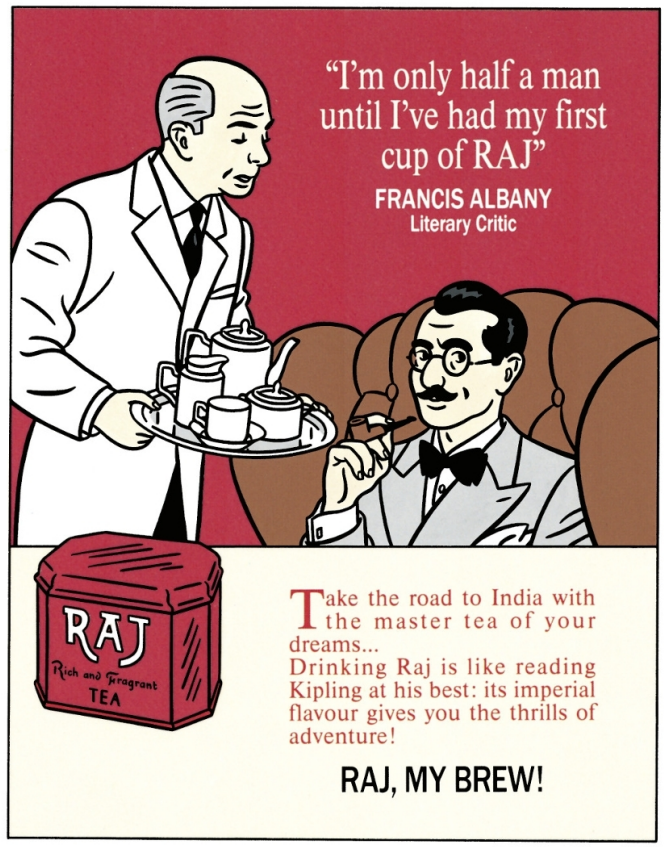
Francis Albany, 1972, par Andy Warhol,
Portfolio de dix sérigraphies 91,5 x 91,5 cm (36 » x 36 »).
Tirage : 250 exemplaires, dont 50 ex. d'artiste signés et numérotés.

Le cinéma « underground » n'eut bientôt plus de secret pour vous, qui y trouviez le reflet de vos propres fantasmes et une insolence que ceux qui vous ont seulement connu de loin ne pouvaient pas apprécier. Votre essai sur Maugham parut en 1971 chez Chatto et Windus et reçut un accueil très favorable de la presse, des deux côtés de l'Atlantique. Mais déjà, vous vous preniez d'un vif intérêt pour de nouveaux écrivains et dramaturges, comme John Osborne ou Harold Pinter. Les pièces, un peu obscures à mes yeux, du scandaleux Joe Orton avaient trouvé en vous, quelque temps plus tôt, un défenseur acharné et « Quatuor » était devenue la tribune de toutes les avant-gardes. La mort de Noel, en janvier 73, nous laissa tous deux orphelins. L'année suivante, je rencontrai chez vous un jeune cinéaste, Jack Hazan, qui venait de réaliser un film très curieux sur la personnalité et l'œuvre en plein épanouissement d'un peintre nommé David Hockney. Celui-ci n'avait pas encore fui l'Angleterre, qu'il jugeait – comme en son temps notre ami Isherwood – terriblement asphyxiante, pour s'installer en Californie. Bientôt, le monde découvrit Hockney et c'est vous encore qui m'avez emmenée jusque chez lui, dans les collines proches d'Hollywood. Cet homme délicieux et un peu dur d'oreille m'affirma qu'il avait toujours lu mes romans avec plaisir. Quant à moi, c'est avec une profonde nostalgie que je contemple ces photographies de vous deux, qui disent l'amitié et la profonde complicité qui vous liaient. Je les regarde encore tandis que j'écris ces lignes en mémoire de vous.

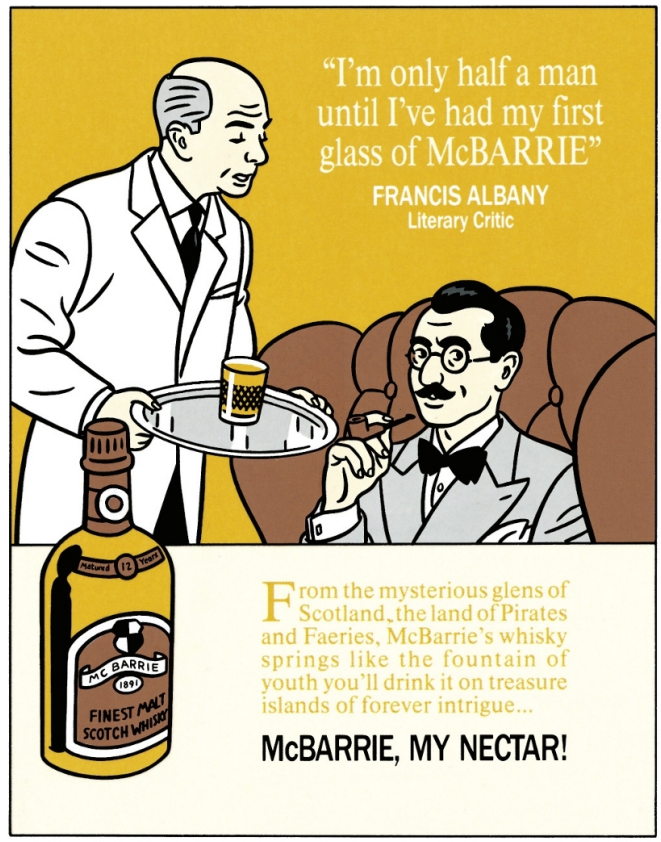
Avec David Hockney, Beverly Hills, 1974.



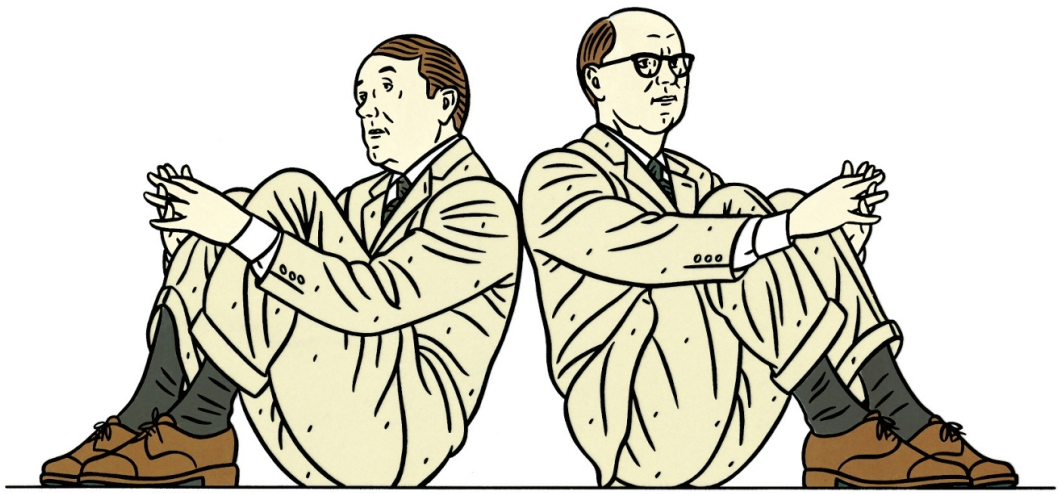




Francis, parangon des valeurs anglaises… En 1973, un publicitaire lui propose d'être le personnage d'une campagne pour trois marques de prestige. D'abord réticent, Francis se prête au jeu et pousse la coquetterie jusqu'à teindre ses tempes grisonnantes.

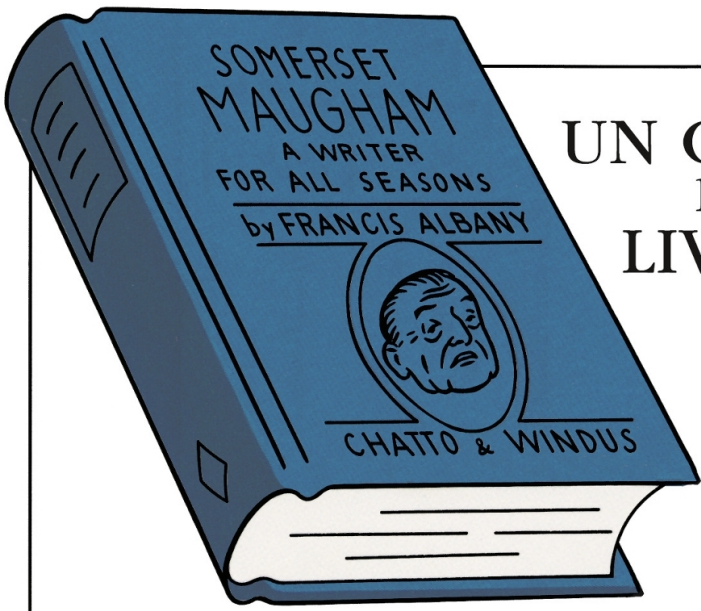


Au commencement des années 80, j'ai souvent croisé à Soho Square deux jeunes gens au physique ingrat qui étaient devenus vos « fans ». Ils assistaient à toutes vos conférences et firent parfois le siège de Soho Square, au grand dam de Wang qui vous déconseillait de les recevoir. Ils sont devenus fameux sous le nom de Gilbert & George et vous n'avez jamais manqué de les encourager, quitte à faire grincer les dents de pas mal de vos confrères.

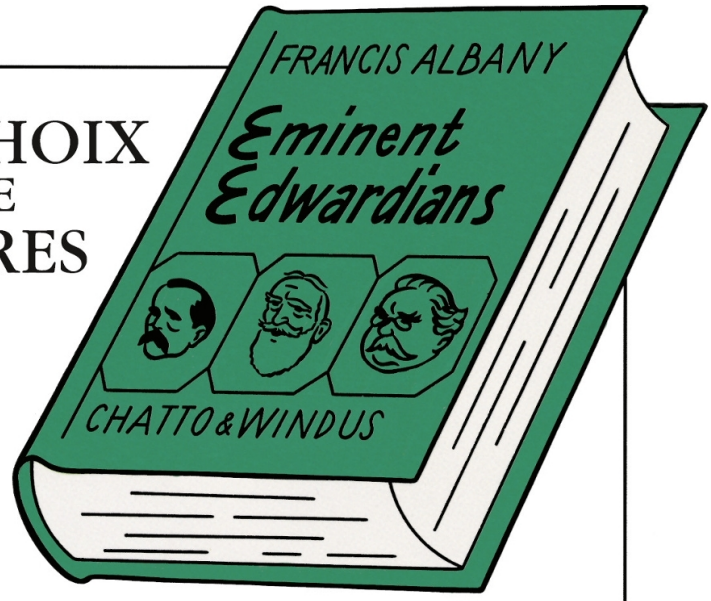


Ah ! Cher Francis, que de souvenirs communs, que d'admiration partagées – mais dont vous fûtes si souvent l'initiateur obstiné – m'assaillent en cet instant.
Lorsque j'ai fait, voici quelques années, l'effort de quitter Londres, ayant décidé de mettre un terme à ma carrière littéraire, c'est vous qui m'avez suggéré de m'établir dans le cadre enchanteur de Saint-Paul. Maugham avait depuis longtemps déserté la « Villa Mauresque » pour le séjour éternel, mais vous n'aviez cessé de revenir en ces lieux encore très présents à votre esprit. Et c'est ainsi que je découvris la jolie maison dans laquelle je vis à présent. La dernière fois que nous avons traversé l'Atlantique vous et moi, ce fut à l'automne 88, lorsque mes pairs de l'Association des écrivains de mystère américains ont eu la gentillesse de couronner l'ensemble de mon œuvre d'un Edgar spécial – la consécration suprême !

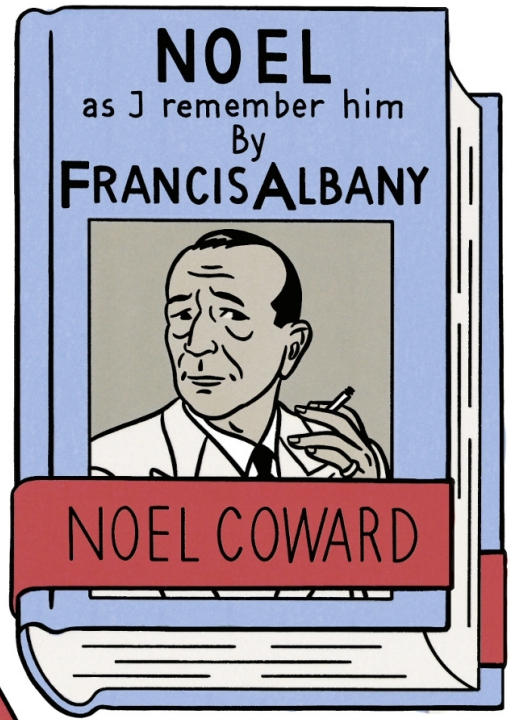
UN CHOIX DE LIVRES



1971. L'une des meilleures biographies de l'auteur du Fil du rasoir, *par un confident et ami.*

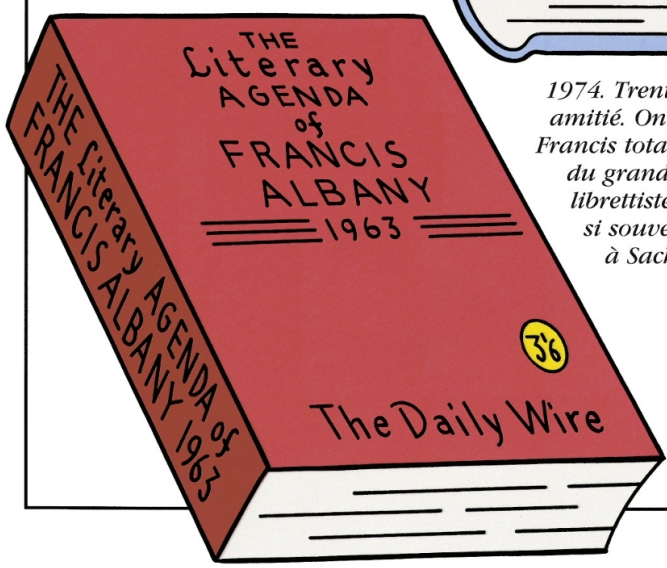


1948. Premier essai publié par Francis en référence aux victoriens éminents de Lytton Strachey. Il y évoque subtilement les figures de Barrie, Shaw, Chesterton, Wells, Kipling, etc.

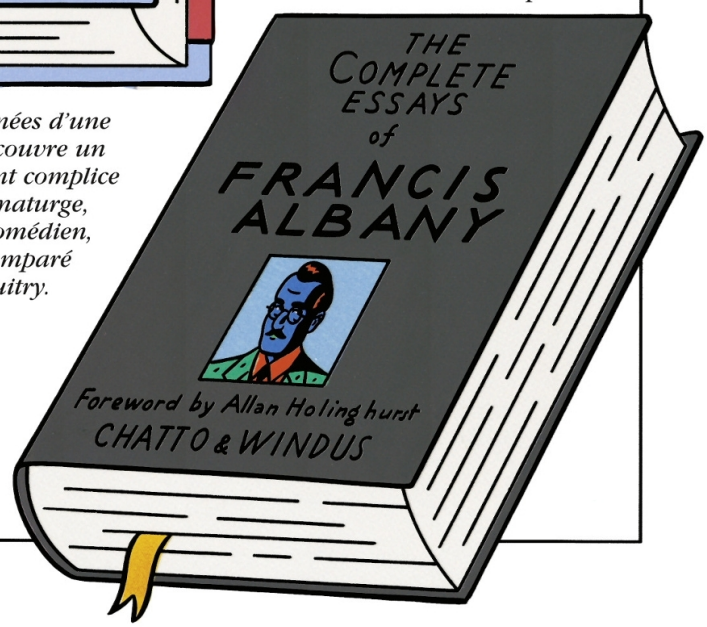


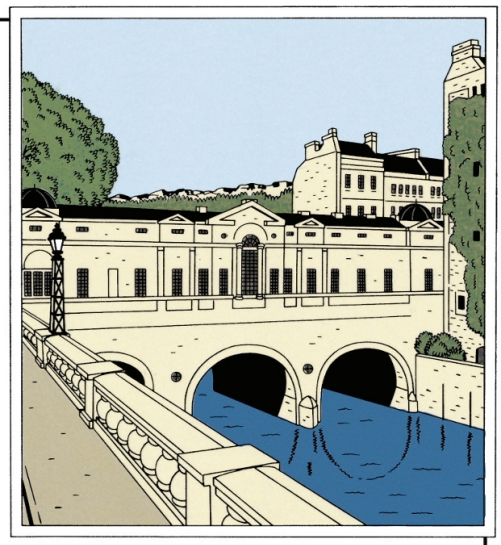
1974. Trente années d'une amitié. On y découvre un Francis totalement complice du grand dramaturge, librettiste et comédien, si souvent comparé à Sacha Guitry.

1963. Un agenda littéraire publié par le quotidien dont Francis est le critique attitré. Il n'a connu que trois éditions, pour cause de désaffection de la part de Francis.



1990. Une compilation des essais critiques de Francis parus dans le Literary Wire, *le* Times Literary Supplement *et* The Spectator.





Royal Crescent Hotel
Royal Crescent
BATH

My dear Olivia,
I did it at last! London is behind me. I have left Soho Square and this house I loved so much — forever! You know how difficult it was but I had to enter a new set for the rest of my life. So I have chosen Bath, that picturesque little town haunted by so many characters of the last century novels. For some time, I have been toying with that idea: to become myself at last and with no detour, a character — the main one in the novel of my life.
You have been the first to understand my dream and maybe the only one to cuddle that part of me with such cleverness and tenderness that I am sure to be blessed by the gods and goddesses of fiction!
I have taken a step forward. Now, from that window, I scrutinize the marvelous landscape of the dream-that-has-become -true! A new lease of life is given to me. I am happy again when wandering with my stick — a Jamesian silhouette! — through the narrow streets of Bath...

I am longing [illegible] only to close my eyes and [illegible] the sun and say "hello!" In the Pump Room, when I have tea listening to the small chamber orchestra, I say "hello!" again and cheer. Around me are the books of my life and some of yours. I am now rereading with infinite pleasure. I think indeed that we are both very happy now.
I hope that everything is fine for Ruth and you at "Les Lauriers."

Love from
Francis



Deux lettres de 1990 choisies par Olivia parmi les derniers échanges de leur correspondance. Olivia vit dans le midi de la France. Francis s'installe dans un hôtel de Bath. « Enfin je l'ai fait ! Londres est derrière moi… » Mais tandis que la romancière, son œuvre accomplie, connaît des heures paisibles, Francis, toujours hanté par ses démons, continue de danser, tel David, devant l'Arche de la Littérature.

Olivia Sturgess & Ruth Schlesinger
Chemin des Lauriers
Saint-Paul-de-Vence

Dear Francis,
Thank you so much for your
very nice letter, I had been longing
to hear from "the old country",
most exciting
but as for myself I see no evil
under the sun! You have never
been out of my thoughts and I
now see you as the literary
sleuth you have always been,
on new trails in Bath!
I am so glad to hear that you
have found peace and relief in
a place so close to your mind
and vision of life. Life and
fiction are so inextricably
mixed in you that I will
forever think you could have
been the cleverest and the finest
of our novelists.
I am not surprised that you
love so much Bath and its setting.
But I must confess that, years ago,
I used to find snobbery and boredom
when lecturing and signing books
up there... I am english, my dear,
and you and me are so different
body and soul. We have now found
our own "scenes of crime", Mine is
a narrow path leading to the sea
at sunset, I am afraid I am no
more uniting, I feel no need to put
word after word on paper since I
have found peace with the one I
love so much. Maybe some day
I'll write Memoirs, but I am
not sure. I wish you the best,
Your Olivia



Merton College, Oxford,
Francis, Docteur Honoris
Causa, 1975.



Cette statuette à l'effigie d'Edgar Poe constitue le trophée annuel de l'Association des auteurs de mystère américains.

Nous avons longuement marché dans Central Park, nous nous remémorâmes les jours anciens – celui de notre rencontre, mes visites à votre mère… Votre neveu nous accompagna au théâtre et je vous ai souvent senti très nostalgique au long de ce séjour, comme si vous tentiez de dissimuler le regret d'avoir quitté sur un coup de tête cette ville fascinante et cosmopolite.

Votre maison de Soho Square, à Londres, vous était devenue insupportable depuis la mort de votre cher Wang, ce butler fidèle qui était comme votre ombre, toujours attentif à repousser « l'ennemi », comme vous disiez, ces « fâcheux » que votre gentillesse et, surtout, votre bonne éducation éprouvaient quelque mal à tenir à distance. Aussi avez-vous décidé, en janvier 90, de vendre ces lieux chargés de souvenirs, vous réfugiant quelque temps dans la maison de votre ami Marcus Harper, à Bath. Mais votre véritable désir était de fuir une fois pour toutes Londres et les mondanités dont vous n'attendiez plus rien.

Vous avez élu Bath comme ultime séjour en ce bas monde. Comme je l'ai écrit plus haut cette ville d'une grande richesse architecturale, pleine de nostalgie et de noblesse, vous convenait parfaitement. Vous y aurez vécu deux ans à peine, dans votre suite de l'hôtel Royal Crescent qui domine un parc sublime. J'avais fait le projet de vous y rendre visite, mais l'imprévisible nature a été plus rapide.

Je conserve de vous des images qui ne me quitteront qu'au dernier jour. Ruth me dit parfois en souriant que vous avez été « l'homme de ma vie » et je sais qu'elle a raison. Vous seul, Francis, m'avez révélé avec intelligence et sensibilité ce sentiment si fort de la fraternité. Vous n'avez jamais failli à votre parole, à cet accord tacite qui régnait entre nous comme une promesse d'enfants, au cours de ce que les autres appellent la vie et dont je sais, plus qu'aucune autre, qu'il ne s'agit que de la traversée des apparences.

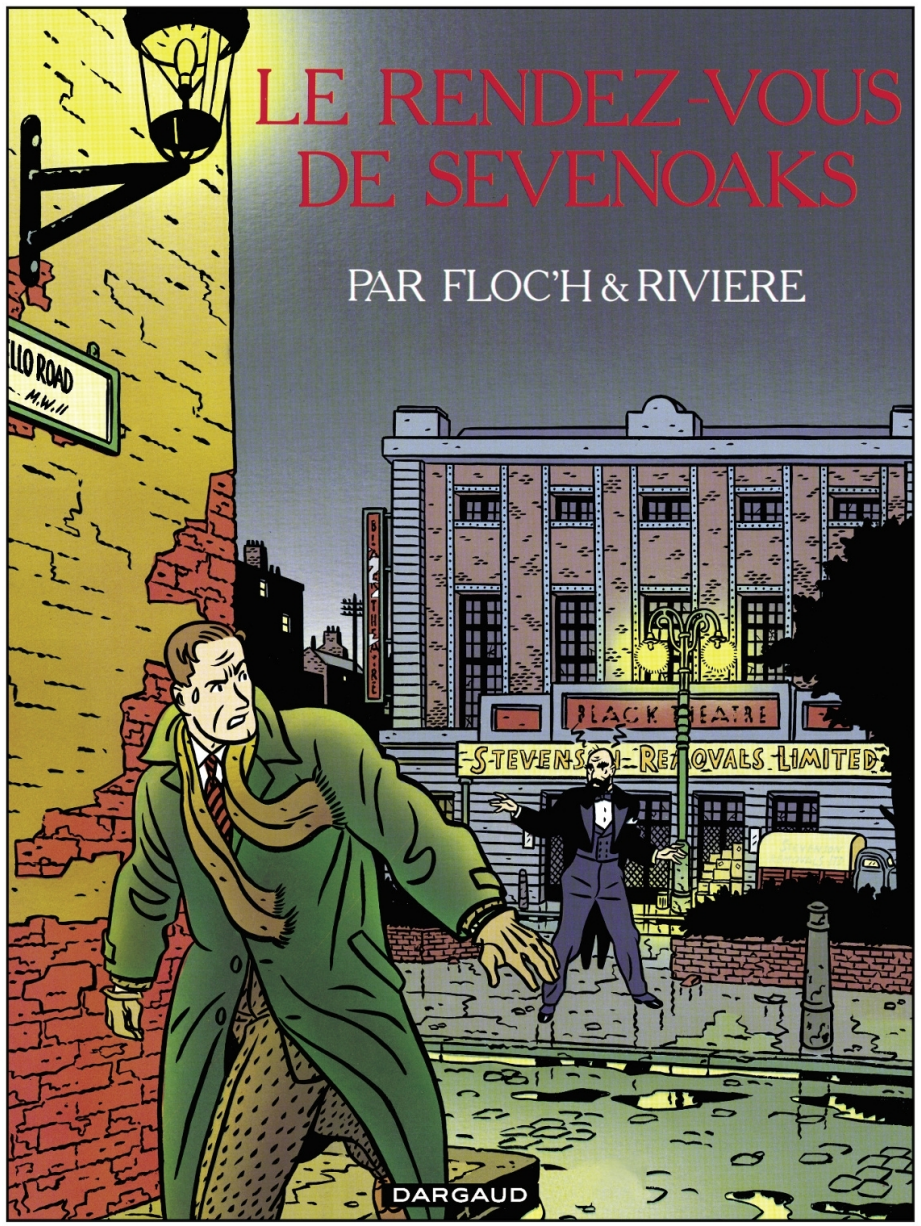
À bientôt, Francis, je vous aime.

Olivia Sturgess

1977. Une quarantaine de romans, quelques heures de pose et Olivia rejoint Agatha, sa consœur dans le crime, au musée de cire de Madame Tussaud.

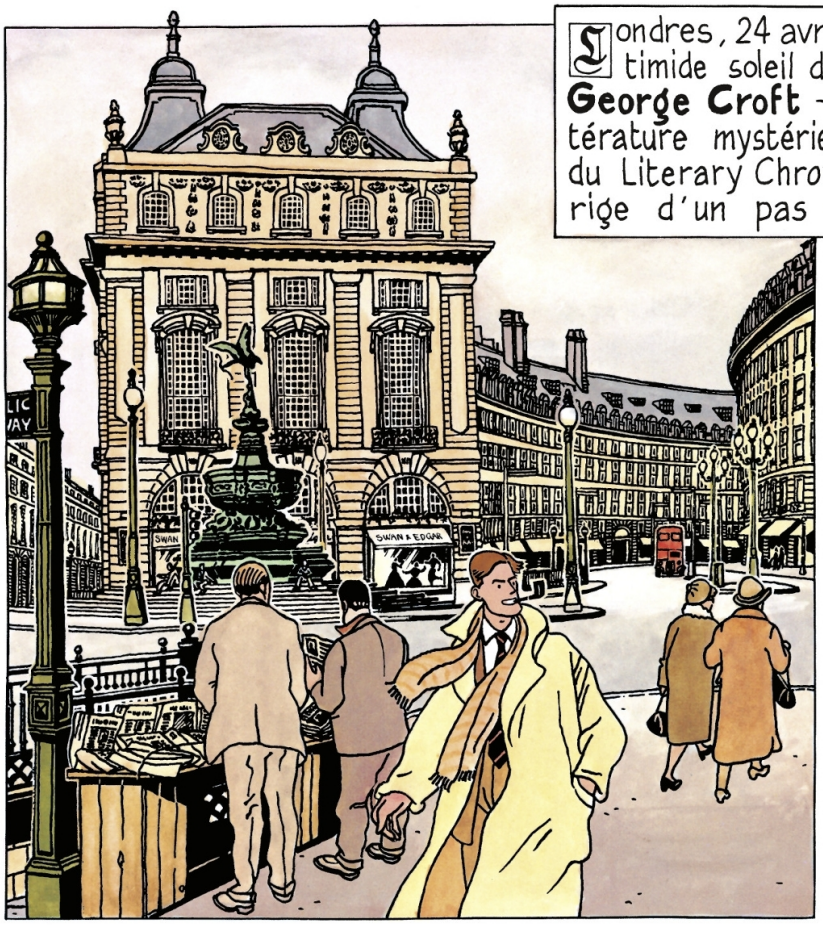


Madame Tussaud´s waxworks museum·Marylebone Road



Le Rendez-vous de Sevenoaks (1977)

Londres, 24 avril 1949. Après une ondée matinale, un timide soleil de printemps égaie Piccadilly Circus... **George Croft** - journaliste-écrivain versé dans la littérature mystérieuse - vient de quitter les bureaux du Literary Chronicle, dans Regent Street; Il se dirige d'un pas tranquille vers Charing Cross...



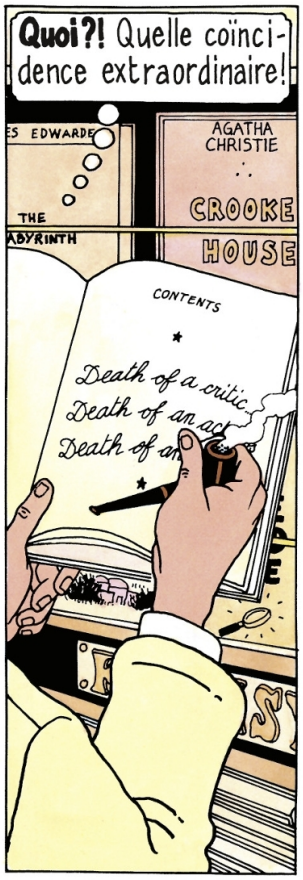









Croft se penche avidement sur les boîtes...
Tiens!...
THE LABYRINTH OF CROOKED HOUSE
ERIC AMBLER
The Mask of Dimitrios
AGATHA CHRISTIE
THREE BLIND MICE
FANTASY
HENRY JAMES
D'J. WADE
BASIL SEDDUK
NIGHTMARES


Quoi?! Quelle coïncidence extraordinaire!
ES EDWARDE
AGATHA CHRISTIE
THE ABYRINTH
CROOKE HOUSE
CONTENTS
Death of a critic
Death of an act
Death of a


Ce livre date de 1926!! C'est trop fort !! C'est la première fois que...
BASIL SEDBUR
NIGHTMARES
ASYLUM HOUSE

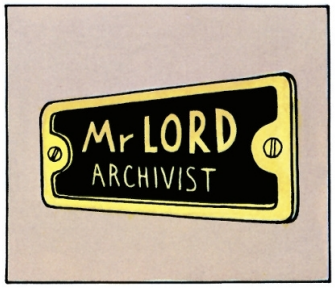

Ah! je dois savoir... Mr Lord me dira ça, lui...
BASIL SEDBUR
NIGHTMARES
Combien vous dois-je, Mr Hardwick ?...


Un peu plus tard...
Taxi!...


LITERARY CHRONICLE

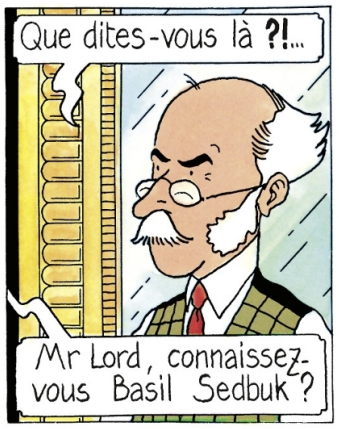

TOC TOC
NIGHTMARES


Literary Chronicle, 54 Regent Street...


Mr LORD
ARCHIVIST


Hello, mon cher Croft !... Que me vaut cette visite impromptue ? Quelque petit problème d'érudition littéraire auquel je pourrais...
CALENDAR 1949 APRIL 24


Non Mr Lord. Une affaire d'une extrême importance. Il en va cette fois de ma réputation d'écrivain !...


Que dites-vous là ?!...
Mr Lord, connaissez-vous Basil Sedbuk ?


Sedbuk ?... Euh, certes oui. Un écrivain et dramaturge versé comme vous dans le macabre et le fantastique... Il eut son heure de gloire. À l'époque - entre 1900 et 1925 - on l'appelait "Le Prince de L'Épouvante", "Le Maître de la peur"... On l'a bien oublié de nos jours et ses pièces ne sont plus jouées... Mais que lui voulez-vous donc ?
AS
AT
AU
AY
AZ
BS
BT
BW


Je voudrais **tout** savoir sur lui ! Et, d'abord, connaissez-vous ce livre ?...
NIGHTMARES
ASYLUM HOUSE
Non. Jamais vu. Tiens, comme c'est étrange...


Jetez un coup d'œil à la table des matières...
BASIL SEDBUK
NIGHTMARES
ASYLUM HOUSE
Ah !... Je comprends votre émotion ! Cela est assurément très étrange... mais il ne s'agit sans doute que d'une coïncidence...


Non ! j'ai lu quelques passages et ce sont **mes** intrigues, ce sont **mes** personnages !! Je n'y comprends rien... Je vous assure que je n'avais jamais vu ce livre auparavant !...


Je vous crois... Allons, calmez-vous ! Voyons, ce livre date de 1926. C'est-à-dire, si mes souvenirs sont bons, l'année même de la mort de Basil Sedbuk. Vérifions, j'ai ici une bibliographie complète et détaillée... Mmh...